

THEODOR W. ADORNO

# Introduction à la vie non-fasciste

*Plusieurs œuvres inédites viennent jeter une lumière nouvelle sur l'importance de l'École de Francfort pour la philosophie de notre siècle, mais aussi sur l'époque déchirée durant laquelle ses représentants ont mûri leur pensée en la confrontant aux dures réalités du siècle.*

> par Stéphane Legrand



© D.R.

Introduction à la vie non fasciste, ce surnom, qu'avait donné Michel Foucault au livre de Gilles Deleuze et Félix Guattari, l'*Anti-Œdipe*, servirait idéalement à définir tout un pan de l'œuvre du plus important penseur de l'École de Francfort, Theodor W. Adorno. Débusquer, non pas seulement le fascisme obvie constitué en parti ou figé en doctrine, mais celui, latent parfois, que nous portons en nous, celui qui hante nos esprits, s'est encroûté dans nos conduites, le nabot hargneux replié dans nos âmes qui nous fait silencieusement désirer ce qui nous réprime, aimer l'autorité irrationnelle que nous croyons combattre.

Débusquer les tendances profondes qui structurent l'individu «*potentiellement fasciste*», telle est ainsi la tâche que s'assignent les *Études sur la personnalité autoritaire* dont une traduction française, par Hélène Frappat, vient de paraître chez Allia. Cet ouvrage réunit l'ensemble des textes rédigés par Adorno dans le

## «L'œuvre du plus important penseur de l'École de Francfort, Theodor W. Adorno»

cadre d'un vaste travail collectif réalisé aux États-Unis au lendemain de la seconde guerre mondiale. Montrant que la réceptivité à la propagande fasciste s'enracine dans un ensemble typique de dispositions psychologiques largement inconscientes, Adorno en détail minutieusement les traits caractéristiques dans des analyses lucides (et donc globalement pessimistes), basées sur un ensemble de questionnaires soumis à plus de deux mille américains, en associant la prise en compte marxiste des mécanismes socio-économiques à une référence particulièrement appuyée à la psychanalyse freudienne. Rigidité intellectuelle, tendance à la pensée stéréotypée, agressivité intériorisée, conservatisme, refus de l'introspection, faiblesse du moi requérant l'appui d'un agent extérieur idéalisé («le chef») : en décrivant ces différents aspects de la personnalité potentiellement fasciste, Adorno dévoile aussi combien ils sont liés à l'impossibilité de gérer certains conflits intérieurs, à une immense frustration déniée, et plus profondément encore au sentiment intime de désorientation des individus face à un monde, à des processus sociaux de plus en plus impersonnels et incompréhensibles qui les conduisent à se réfugier dans la soumission inconditionnelles à des figures autoritaires, ou dans cette projection imaginaire des peurs et des



haines inavouables sur l'Autre, dont le racisme et l'antisémitisme fournissent la figure exemplaire.

Le fascisme, projection fantasmatique et paranoïaque des hantises infantiles sur le monde. Peut-être faut-il apprendre alors à apprivoiser ses cauchemars. Risquons l'hypothèse suivante: les récits de rêves rédigés par Adorno de 1934 à 1969 que recueille Stock, dans une traduction d'Olivier Mannoni, sous le titre *Mes rêves*, pourraient avoir eu pour vocation de constituer les éléments d'une telle auto-analyse, une manière d'*ars onirica*. Ces récits généralement courts nous sont livrés tels quels, suivis par une *Postface* très personnelle d'Olivier Mannoni, et nous promènent dans un univers mental foisonnant où se réfracte aussi le monde social réel. Mais celui qui s'avoue avoir rêvé que « dans une arène avait lieu, sous mon commandement, l'exécution d'un grand nombre de nazis » (p. 41), qu'on finit par tuer en enfonçant leur crâne à la pioche, n'oublie pas que, selon l'une de ses formules, « le rêve est noir comme la mort ».

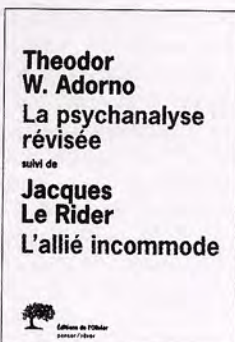
Et voilà pourquoi il faut en démonter l'épouvantable logique, revenir aux *Études sur la personnalité autoritaire* et relire aujourd'hui les pages exemplaires et perturbantes où Adorno démontre l'extrême capacité de la haine raciale à surmonter toute contradiction entre l'expérience réelle et le stéréotype, s'accrochant à ce dernier d'autant plus fort que les faits le réfutent, quitte à le transformer progressivement en une expression directe de la personnalité la plus profonde, de sorte que « l'antisémite extrême ne peut tout simplement pas s'arrêter » (p. 189): emporté par une logique apparentée à celle de la psychose, l'intolérance, selon Adorno, est comme nécessairement vouée à se porter à ses conséquences ultimes. Si l'on peut dire que les *Études sur la personnalité autoritaire* constitue une réelle critique de la raison fasciste, c'est parce qu'Adorno s'efforce de comprendre comment est possible un tel retournement du constat de l'injustifiable dans l'obscur présumption d'une faute de la part de ceux qui l'ont subi, comment ce processus de culpabilisation de la victime trouve son origine dans l'organisation sous-jacente de la personnalité, mais aussi comment cette organisation subjective est liée aux structures sociales, économiques et politiques du monde dans lequel elle a été formée.

Pour mener une telle recherche, Adorno a trouvé dans la psychanalyse freudienne une alliée capitale. Mais pas n'importe quelle psychanalyse; certes pas celle qui sévissait bruyamment aux États-Unis sous l'impulsion de « révisionnistes néo-freudiens » qui s'employaient à expurger le freudisme de ses aspects gênants. *La Psychanalyse révisée*, une conférence prononcée par Adorno en 1946 à San Francisco et que viennent de publier les Éditions de l'Olivier dans une traduction de Jacques Le Rider (accompagnée d'un excellent commentaire de ce dernier), constitue une attaque des représentants de ce courant. Adorno polémique au nom de la radicalité de la découverte freudienne, qu'il reproche à ses adversaires d'édulcorer et de « sociologiser ». En se débarrassant de la libido, donc de l'essentiel de la référence à la sexualité, en gommant la théorie des traumatismes infantiles et de leur rôle déterminant dans la constitution de la personnalité pour la remplacer par l'idée d'une progressive formation de l'individu par les influences du milieu social, Karen Horney (sa cible avouée) fabrique ainsi une psychanalyse acceptable et polie qui n'a plus rien à dire sur les mécanismes de la répression ou de l'intériorisation de la violence sociale.

La thèse fine et difficile d'Adorno est que les révisionnistes ne parviennent pas à comprendre que « Freud avait raison quand il avait tort » (p. 38): que c'est précisément parce que Freud auto-



**Theodor W. Adorno**  
Études sur la  
personnalité autoritaire  
Traduit de l'anglais  
par Hélène Frappat  
ALLIA, 448 p., 25 €



**Theodor W. Adorno**  
La Psychanalyse  
révisée  
Traduit de l'allemand  
par Jacques Le Rider  
Suivi de  
**Jacques Le Rider**  
L'Allié incommode  
Coll. « Penser/Rêver »  
L'OLIVIER  
112 p., 10 €



omise à tort les pulsions pour en faire des données présociales  
 u'il parvient à exprimer les coïncidences entre le principe  
 ocial de domination et celui, psychique, du refoulement des  
 pulsions. Et c'est inversement en voulant  
 rop vite réconcilier la psychologie et la  
 ociologie que Horney et les révisionnistes  
 n viennent à produire la conception faus-  
 ée d'une société elle-même réconciliée,  
 rénique, propre sur elle. La grandeur de  
 celui qui reste malgré tout, aux yeux  
 d'Adorno, un « penseur bourgeois » tient à  
 ce qu'il se refuse à dissimuler sous une fausse unité les brisures  
 existentielles qu'il a sous les yeux, et suggère ainsi les antago-  
 nismes sociaux auxquelles elles se rattachent.

Une « chose en elle-même déchirée » : l'expression conviendrait  
 admirablement à celui qui fut pour Adorno un ami autant  
 qu'une influence, Walter Benjamin, auquel Hannah Arendt  
 consacra un bel ouvrage, sobrement intitulé *Walter Benjamin.  
 1892-1940*, que propose aujourd'hui Allia dans une traduction  
 d'Agnès Oppenheimer-Faure et Patrick Lévy. Arendt s'efforce  
 de comprendre de l'intérieur ce penseur atypique, n'ayant de  
 son vivant obtenu aucune reconnaissance publique, aussi mal-  
 aisément intégrable dans un courant de pensée qu'il le fut à la  
 société de son temps. En manifestant une évidente empathie  
 pour son objet, Arendt s'adresse aux principales obsessions qui  
 ont tramé la pensée insaisissable de Benjamin. Le « petit bossu »  
 d'abord, figure légendaire allemande, symbole de la malchance,  
 ce détestable personnage, dont Benjamin fut si familier, celui  
 qui fit de la vie de Benjamin « *un successif entassement de débris* »  
 (p. 18). Mais justement Benjamin se fascinait pour les débris,  
 les dimensions inapparentes de l'existence, ces déchets qui per-  
 mettent cependant de contenir tout le reste sous la forme la plus  
 concentrée. Ce thème organise à vrai dire l'ensemble de la pré-  
 sentation d'Arendt, du goût de Benjamin pour l'extrême préci-  
 sion à son tempérament de collectionneur de citations, de  
 « pêcheur de perles » convaincu qu'en de sombres temps la pas-  
 sion de collectionner les bribes d'une culture perdue était au  
 fond le seul recours. Benjamin concevait ses collections de frag-  
 ments comme des collages signifiants, des collusions d'où pou-  
 vait émerger une pensée neuve. Que collectionnait Benjamin ?  
 Oh ! de tout... il faisait voisiner des bribes de poèmes avec les  
 nouvelles du jour et la description d'une porte, et puis aussi  
 cette brève tirée d'un journal viennois qu'Arendt reproduit  
 (p. 100) : « *[la compagnie du gaz a] suspendu la distribution du gaz*

*aux Juifs. La consommation en gaz de la population juive entraînait  
 des pertes pour la compagnie du gaz, parce que c'étaient les plus  
 grands consommateurs qui ne réglaient pas leurs factures. Les Juifs  
 utilisaient le gaz de préférence à des fins de  
 suicide.* »

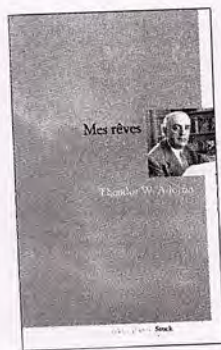
**« Arendt s'adresse  
 aux principales obsessions  
 qui ont tramé la pensée  
 insaisissable de Benjamin »**

Ce minuscule petit morceau d'horreur  
 prend naturellement un relief d'autant plus  
 émouvant que Benjamin, en 1940, à la  
 frontière franco-espagnole, s'est lui-même  
 donné la mort. Mais ce qu'on peut lire dans  
 le livre que vient de publier Gallimard, la

*Correspondance 1930-1940*, traduite par Christophe David,  
 entre Walter Benjamin et Gretel Adorno (amante puis femme  
 de Theodor) à l'époque où Benjamin s'est exilé d'Allemagne et  
 jusqu'à son suicide, ce n'est pas simplement un témoignage de  
 première main sur l'écrasement de Benjamin par d'hostiles  
 puissances extérieures aussi bien que par une sorte d'essentielle  
 impuissance intérieure, un certain regard sur une époque où  
 le « petit bossu » avait atteint les dimensions d'un monstre  
 immense et où tant de personnalités avaient cessé de n'être que  
 potentiellement fascistes. Non, c'est aussi quelque chose  
 comme le symbole de la dignité ultime de la pensée dans la  
 résistance perdue d'avance à ces forces destructrices en soi et  
 hors de soi. Car, des appartements miteux de Paris aux loge-  
 ments étroits et mal chauffés de San Antonio (Ibiza), de condi-  
 tions précaires en maladies récurrentes, deux choses semblent,  
 seules, véritablement préoccuper Benjamin. Son travail, cette  
 vocation dont il ne sut pas faire un métier tant il haïssait d'être  
 utile, et dont la préservation du corps n'est plus que le véhicule  
 en lui-même indifférent – le monde s'écroule : il faut que je  
 finisse mon *Baudelaire*. Et puis sa correspondante elle-même,  
 Gretel Karplus qui deviendra Gretel Adorno, cette femme qui  
 est celle d'un autre mais à qui le lie une amitié belle et trou-  
 blante, qu'il faut lire, un peu plus qu'une amitié sans doute,  
 l'une de ces relations que seule l'extrême gaucherie et les indi-  
 gentes nuances du lexique disponible nous obligent à appeler  
 bêtement : de l'amour.

**LUS ET CONSEILLÉS PAR**

T. Debré Lib. L'Arbre à Lettres 14<sup>e</sup> - R. Rouillé Lib. Sauramps-en-Cévennes  
 T. Jobard Lib. Internationale Kléber, Strasbourg - P. Pradon Lib. Ombres  
 blanches, Toulouse



**Theodor W. Adorno**  
 Mes Rêves  
 Traduit de l'allemand  
 par Olivier Mannoni  
 Coll. « L'autre pensée »  
 STOCK, 160 p., 18 €



**Hannah Arendt**  
 Walter Benjamin  
 1892-1940  
 Traduit de l'anglais  
 par Agnès Oppenheimer  
 ALLIA, 96 p., 6,10 €

**Walter Benjamin,  
 Gretel Adorno**  
 Correspondance  
 Coll. « Le Promeneur »  
 GALLIMARD  
 424 p., 26,50 €

